

# L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Mélanie, qui s'était éprise pour elle d'une véritable passion, l'emmenait faire de longues promenades dans le bois de pins et de chêne-liège à la cueillette des premières fleurs sauvages, ou sur la plage au sable fin dans lequel la fillette glanait les coquillages roses et nacrés à pleins paniers.

Jamais on ne parlait à Florence de sa mère ; jamais non plus elle n'en parlait. Mais on sentait bien que ce souvenir, trop poignant pour s'épancher en paroles, demeurait vivace au fond de l'âme de l'enfant, ce que prouvait son regard profond, quand immobile, comme absent, il semblait plonger dans le vide, c'était à la morte qu'elle pensait.

Un jour, la sœur Saint-Paul vint sonner de bonne heure à la grille de la villa. Elle savait depuis la veille que Flor devait aller déjeuner dans le bois avec Mélanie et qu'elle trouverait Mlle Sophie et Mme Guéthary en tête-à-tête. Le visage de la religieuse n'avait point son habituelle placidité. Il était grave et trahissait une secrète agitation.

Quelque chose d'insolite, en elle, frappa les deux sœurs qui, tout de suite anxieuses, pensèrent :

— Elle vient pour l'enfant.

Oui, c'était de Florence qu'on allait parler. Elle expliqua vite la chose, sentant que ce qu'elle avait à dire était douloureux pour les vieilles dames consternées.

Mais les dernières volontés de Mme Dally étaient formelles... et des volontés de mourants, c'est chose sacrée.

Elle avait peut-être même trop tardé à les faire connaître ; l'orpheline était malade, si fragile encore ! l'affection dont elle était entourée l'empêchait de sentir son isolement.

La Sœur, qui avait cru devoir attendre le rétablissement de la santé ébranlée, maintenant regrettait presque ses atermoiements qui, en permettant aux attaches nouvelles de se cimenter, allaient rendre la situation plus pénible.

Car, hélas ! elle ne pouvait le cacher, il allait probablement falloir se séparer de l'enfant.

Mme Dally avait, en Ecosse, de proches parents : sa mère, une grande dame fort riche, — une comtesse ! — et des neveux ou des cousins, les lords Ruthwen, de Kilmore.

Flora Ruthwen avait fait, en épousant l'officier français Jean Dally, — simple sous-lieutenant, riche seulement de bravoure et déjà de gloire, — un mariage d'inclination que sa hautaine famille ne lui avait pas pardonné ! Jamais, depuis, sa mère n'avait consenti à la revoir. Les Kilmore, d'ailleurs, étaient protestants ; Jean Dally, un croyant, un convaincu, avait converti sans peine à sa religion la femme droite et tendre qui s'était fiée à lui, aveuglément, et cela avait ajouté un grief de plus à l'animosité des lords écossais.

Mme Dally, mariée très jeune, avait eu plusieurs enfants dont Florence seule survivait. Bien qu'elle eût fait part à sa mère de la naissance de son premier enfant, elle ne reçut aucune réponse de lady Ruthwen. Alors son âme fière, froissée, s'efforça d'oublier ceux qui la tenaient dans l'oubli ; elle voulut ne se connaître plus d'autre famille que son mari et se croire orpheline comme lui qui avait perdu tout enfant ses parents.

Flora Dally n'avait dès lors plus rien fait savoir de sa vie en Ecosse ; ni la naissance de sa dernière-née, ni la mort de ses aînés et de son mari.

A son heure suprême, la chrétienne avait regretté de ne s'être pas obstinée davantage aux tentatives conciliatrices, la mère d'avoir gardé une trop fière réserve dont les conséquences pouvaient être désastreuses pour l'avenir de son enfant.

La pauvreté, qui ne l'avait point effrayée, elle, l'épouvantait pour Florence si petite, si jeune, si désarmée dans une vie dont les combats sont incessants et les rigueurs impitoyables.

Peut-être, secret et dernier espoir, la grande dame hautaine qui n'avait pu pardonner à sa fille ce qu'elle appelait une mésalliance ; qui avait, avec une si orgueilleuse rigidité, refusé l'accès de la famille au gendre qu'elle n'avait point choisi, se montrerait-elle pour l'enfant orpheline et déshéritée une miséricordieuse aïeule...

Mlle Sophie qui, jusque-là, avait écouté sans sourciller, bondit.

— Cette femme sans cœur, pétrie d'orgueil, une miséricordieuse aïeule ! Allons donc !... Ma pauvre sœur Saint-Paul, on voit que vous ne connaissez pas le monde. Votre lady Ruthwen haïra l'enfant comme elle a haï le père... Est-ce qu'elle aimait sa fille, seulement ?... Florence serait malheureuse avec elle. La petite s'est donnée à nous, gardons-la. Voyons, Angélique, dis donc quelque chose, toi qui étais la première à vouloir l'adopter.

— Hélas ! nous ne pouvons pas aller sur les brisées de sa vraie famille.

— Comment ! sa vraie famille. Des gens qui ont renié son père et sa mère ! Ils ne savent rien, d'ailleurs. Laissez-les donc tranquilles et puisque la fillette se plaît ici...

Mme Guéthary sourit tristement.

— Ma pauvre Sophie, aujourd'hui ce n'est pas moi qui m'embarque, mais toi, la raison en personne. Réfléchis donc. Tu le disais toi-même, le soir où j'ai amené Flor : nous ne sommes pas riches et les pauvres petites rentes qui nous font vivre s'éteindront avec nous. Néanmoins, Florence sans famille eût été notre fille chérie... Mais la mère de sa mère a des droits incontestables sur elle et, de plus, une fortune l'attend. Encore une fois, nous ne pouvons, nous ne devons pas disposer ainsi de son avenir.

Mlle d'Izor soupira. Elle avait peine à se rendre.

— Ma bonne demoiselle, dit la sœur de Bon-Secours, Mme Guéthary a raison. D'ailleurs, Mme Dally m'a chargée, — c'est un vrai testament ! — d'écrire à la comtesse de Kilmore, de lui dire sa mort et son ultime désir... de lui demander s'il y aurait place au grand manoir pour l'orpheline en détresse. Au milieu des prières il est une condition que je dois poser, inéluctable : si l'on accepte la présence de Florence, on devra s'engager à respecter la liberté de sa religion : car avant tout la fille de Jean Dally et de Flora Ruthwen doit rester catholique.

Cette condition était la plus grande chance qui restât aux vieilles dames de garder Florence près d'elles. Elles se mirent à espérer, involontairement, que les préventions religieuses et les rancœurs de lady Ruthwen ne désarmeraient pas.

Sœur Saint-Paul était fort embarrassée pour écrire la lettre. Son humble timidité s'effarouchait d'entrer en correspondance avec l'altière comtesse de Kilmore. Elle venait implorer des conseils de Mme Guéthary, et plus encore ceux de la Grande Mademoiselle dont les tournures de phrases étaient souvent majestueuses.

A elles trois, elles combinèrent à grand-peine la laborieuse épître. Il faut entrer dans la pensée de la morte, et attendre — si l'on peut — le cœur dur de l'aïeule.

Sœur Saint-Paul, à défaut de style, y met toute sa mansuétude ; mais les deux dames, à qui la faculté épistolaire ne manque pas, seraient volontiers un peu raides envers cette Ecossaise qu'elles entrevoient sous un jour peu favorable et qui va, peut-être, leur enlever Florence.

Enfin la lettre est terminée. On a dit en termes émus les épreuves et la mort de Flora Dally, la touchante situation de l'orpheline tombée en des mains étrangères, — tendres, ô combien ! mais enfin étrangères, — tandis que là-bas, au château de Kilmore, ceux de son sang vivent richement dans le luxueux manoir.

L'enveloppe est cachetée, prête à partir, quand on entend en bas un bruit de pas : un pas pesant, un pas léger ; et des voix dans l'escalier ; une voix grave et une voix parlée. C'est Florence et Mélanie qui reviennent.

Les trois femmes se regardent.

— Il faut peut-être lui dire... hasarde Mme Guéthary.

Sœur Saint-Paul fait vivement :

— Assurément, il faut lui dire.

Et quand Florence entre, elle est tout d'abord saisie par la gravité des visages qui d'habitude se font souriants pour l'accueillir. Elle sent vaguement que quelque chose la menace. Mais quel malheur peut l'atteindre puisqu'elle a tout perdu... ?

C'est la main caressante de Mme Guéthary qui, la première, prend la sienne et l'attire. Alors, près de ce cœur très sûr ; la crainte de l'enfant peu à peu se dissipe.

— Ma petite chérie...

La vieille dame s'arrête. Elle ne sait plus que dire, et regarde la sœur de Bon-Secours d'un air de détresse.

— Ma chère petite Florence, commence celle-ci ; saviez-vous que... Votre pauvre chère maman vous avait-elle appris ?

C'est à son tour de balbutier, car l'enfant, redevenue toute blanche, implore d'un regard vraiment troublant la fin de cette communication si difficile à faire.

Mlle d'Izor se lève, impatentée.

— Mais vous la faites mourir, cette petite. ne le voyez-vous point ? Et on appelle ça des ménagements ! Ecoute, ma fille, — elle tutoie, Flor, car en affection comme en toute autre chose, elle n'y va pas par quatre chemins, la Grande Mademoiselle, — écoute. Tu as de par le monde, en Ecosse, dit-on, une grand-mère et des oncles, des cousins, que sais-je ?... Ils ont un château, ils sont très riches, ce sont de